

ARCHIVES - Asnières à Censier

Rubrique « Le livre »

n°3 / janvier 2014

Bien plus que la classique *book review*, cette rubrique vous invite à [échanger](#) vos réactions et points de vue sur les ouvrages exposés avec les autres lecteurs d'*asnières à censier*.



La nation autrichienne ou la construction symbolique d'un idéal patriotique

Gerald Stieg, *L'Autriche : une nation chimérique ? XVIIIe-XXe siècles*, Éditions Sulliver, 2013, 304 pages, 22 euros.

Loin de vouloir produire un manuel d'Histoire pour francophones sur l'avènement de la deuxième République autrichienne, Gerald Stieg, professeur émérite de culture et littérature allemandes et autrichiennes à la Sorbonne Nouvelle, s'est livré à une présentation – alimentée de son expérience personnelle – de la chronologie historique des symboles qui ont mené à la construction et à l'évolution bien particulières du nationalisme autrichien.

Imaginez-vous au bout d'une file d'attente, à la nuit tombante ; il fait nuit noire, l'accès au péristyle à la lumière scintillante ne vous est accordé qu'au tout dernier moment. A l'heure de fermeture – une heure du matin – vous ressortez imprégné du monde culturel autrichien au tournant du siècle. Nous sommes en 1986 et l'exposition « Vienne 1880-1983. Naissance d'un siècle » connaît un succès aussi fulgurant qu'inattendu. Le public français se voit en effet offrir pour la première fois un véritable panorama du monde culturel viennois. Jamais auparavant cet autre État germanophone n'avait été présenté au grand public aussi clairement et distinctement de son voisin allemand. C'est précisément pour mieux cerner ce nationalisme, alors présenté et propagé à l'étranger (la France est un exemple prééminent) comme essentiellement culturel, que Gerald Stieg se demande si l'on peut considérer que l'Autriche est une nation chimérique. La reprise du terme « chimère », introduit au XIX^{ème} siècle par le libéral viennois Viktor von Andrian-Werburg (*Oesterreich im Jahre 1843*), porte d'ailleurs réellement en elle toute la particularité du nationalisme autrichien.

La ligne de démarcation

Stieg commence par mettre en doute l'existence même de la nation autrichienne. Cette réflexion paraît, à première vue, presque aussi polémique que la mise en exergue initiale de l'extrait du début de *Mein Kampf* d'Adolf Hitler, où cette existence est incontestablement niée, puisqu'il y présente d'emblée l'Anschluss de l'Autriche au Reich allemand comme mesure primordiale. Cette idéologie radicalement pangermaniste, qu'Hitler justifie à travers des critères géographiques et la *jus sanguinis*, renvoie cependant à une caractéristique centrale de l'ethnogenèse autrichienne. Ce nationalisme ne disposant en effet ni d'un peuple homogène qui se rassemblerait autour d'une identité unique, ni d'un territoire traditionnellement autonome – et encore moins d'une langue à lui tout seul ! – sa définition doit fatalement être négative. Ce n'est que par démarcation de son voisin homoglotte (mais sur quel terrain ?) qu'il a pu se former : le nationalisme autrichien s'est construit autour du refus du patriotisme allemand. L'analyse diachronique de ce refus (relatif, car longtemps controversé, voire rejeté) s'organise chez Stieg autour d'événements historiques ; l'Autriche comme enjeu politique.

Il retrace ainsi l'évolution du nationalisme autrichien à travers l'action et l'influence des symboles dans leur contexte d'apparition et de mutation, de la fameuse inimitié entre Marie-Thérèse et Frédéric II jusqu'à Hitler, en passant par les conséquences de la révolution de 1848 et l'influence déterminante des « guerres d'unification » bismarckiennes à la fin des années 1860. Les représentations et revendications nationalistes se trouvent sublimées dans les arts, ce qui justifierait la vision culturelle de l'Autriche propagée à l'étranger. La figure de proue de cette dernière, Wolfgang "Amadeus" Mozart, est d'ailleurs introduite ici comme le « reflet du *Kulturkampf* autrichien ». Avant d'avoir contribué dans les années 1990 à la fin d'une vague d'austrophobie à l'étranger (notamment en France) lors de la célébration du deux-centième anniversaire de sa mort, l'importance de cette figure symbolique a en effet été largement soulignée par de nombreuses tentatives de récupération – parfois assez surprenantes – par exemple par la Prusse en 1891, l'Allemagne nazie en 1941 et la République Démocratique Allemande en 1956.

Une nation spirituelle

L'existence d'une nation autrichienne n'étant jamais allée de soi après la Seconde guerre mondiale, Stieg remet également en question l'hypothèse d'une littérature et d'une philosophie nationales clairement délimitées. C'est notamment par le rôle décisif de la religion catholique d'une part, des spécificités de l'austromarxisme d'autre part, que sont éclairées respectivement la philosophie logico-mathématique et antimétaphysique (procédant à une critique de la langue allemande à l'image de Wittgenstein) ainsi que la littérature depuis 1945, dominée, elle, par l'autocritique et profondément marquée par le refus de l'oubli du passé fasciste et national-socialiste (Elfriede Jelinek par exemple, pour ne citer que le prix Nobel le plus récent). Stieg analyse également plus en détail plusieurs auteurs qui ont contribué au débat national depuis le XIX^{ème} siècle, qu'ils aient ou non été contraints à émigrer (Elias Canetti et Stefan Zweig faisant partie du premier groupe, Karl Kraus, Hugo von Hofmannsthal et Robert Musil, entre autres, du deuxième).

Gerald Stieg se sert d'ailleurs de la thèse de Canetti – avec qui il a entretenu une longue amitié –, selon laquelle tout nationalisme s'apparenterait au culte religieux, pour insister sur l'importance de la religion catholique quant à l'identité autrichienne. Le monde du sport peut ainsi être perçu comme un véritable vivier de rituels collectifs ; les sifflements et huées de supporters de football autrichiens lorsque l'hymne national allemand a été joué avant un match « amical » en font foi. L'ironie de l'anecdote est à souligner, étant donné que la mélodie en question (composée par Joseph Haydn en 1797) faisait également office, et ce jusqu'à la fin de la Première guerre mondiale, de chant officiel de la Monarchie des Habsbourg ; le texte « *Gott erhalte Franz den Kaiser* », remplacé au fil du temps par « *Gott erhalte, Gott beschütze* »,

souligne la place importante de la religiosité dans le nationalisme autrichien. En tout état de cause, la plupart de ces « fans » au douteux esprit sportif ignoraient vraisemblablement qu'ils sifflaient une version antérieure de leur propre hymne... Stieg lui-même admet par ailleurs ressentir ses plus forts élans patriotiques lorsqu'il suit une compétition sportive. Les sports d'hiver, qui ont vu certains athlètes autrichiens être élevés au rang de héros nationaux à partir de la fin de la Seconde guerre mondiale, font très justement figure de cliché.

Freud et Mozart comme marques de luxe

Après la composition pluriethnique de l'Empire austro-hongrois et « l'Etat-dont-personne-ne-voulait » de l'entre-deux-guerres, la deuxième République autrichienne fondée après la période 1938-1945 semble donc mettre en pratique pour la première fois cette construction purement intellectuelle qu'avait longtemps été le nationalisme autrichien. La chimère change de nature : elle n'est plus un mirage, une représentation inatteignable, mais bien cette créature hybride à la stature hétérogène ; l'Autriche passe d'un idéal irréalisable à un véritable État à l'identité multiple et historiquement parcellaire. C'est ainsi que Gerald Stieg dresse le portrait de la nation chimérique par excellence : l'Autriche apparaît non seulement sous son idéal culturel viennois, mais aussi en tant que construction étatique tout droit issue de cette nébuleuse qu'a longtemps été la *Mitteleuropa* – d'où l'interrogation initiale sur l'existence même de la nation autrichienne. Stieg met en œuvre un véritable décodage de ces symboles tant politiques qu'artistiques (la frontière de cette différenciation étant tout à fait perméable) qui sont entrés dans l'inconscient national autrichien, et ce à travers une démarche réellement étimologique : dans quel contexte historique et politique sont-ils apparus ? Comment ont-ils été reçus (et par qui) ? De quelle manière interagissent-ils avec les représentations contemporaines déjà en présence ?

Dédier un essai sur le nationalisme autrichien à un public français est d'autant plus pertinent que l'austrophobie des années 1980 en France avait fait basculer l'Autriche de la « première victime du national-socialisme » au premier bourreau de l'Histoire ; la une du *Monde* en 1986 qui arrache le linceul d'une carte de l'Autriche pour découvrir un paysage jonché de croix gammées est, en ce sens, assez révélatrice. Le « pays que nous aimons haïr » (c'est le grand titre qu'illustre la caricature de Plantu) n'offre alors plus d'issue de secours à la germanophobie à peine latente qui règne en France depuis déjà un siècle. Cette *aletheia* austrophobe à l'étranger a pourtant bel et bien pris fin grâce aux nombreuses initiatives des centres culturels.

Ou, pour reprendre la phrase conclusive, emplies d'humour, de l'essai : « Freud et Mozart sont devenus des "marques de luxe" d'une entreprise florissante qui a pour nom la nation autrichienne ». L'analyse faite par Gerald Stieg de cette nation chimérique nous propose d'aller par-delà cette promotion réductrice en nous dévoilant les principaux mécanismes et influences de la construction identitaire de cet État qui a été le dernier à entrer, à son heure la plus sombre, dans le Panthéon européen des Nations.

Isabelle Fellner, Marie Letrange